

Comment ma mère accoucha de moi durant sa ménopause

L'homme qui aimait les femmes...

Comment ma mère accoucha de moi durant sa ménopause,
Canada [Québec] 2002, 100 minutes

Élie Castiel

Number 223, January–February 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48412ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (2003). Review of [Comment ma mère accoucha de moi durant sa ménopause : l'homme qui aimait les femmes... / *Comment ma mère accoucha de moi durant sa ménopause*, Canada [Québec] 2002, 100 minutes]. *Séquences*, (223), 36–37.



Jean-Charles
rencontre
Cassandre
et tout culbute
du jour
au lendemain

Comment ma mère accoucha de moi durant sa ménopause

L'homme qui aimait les femmes...

Avec ce premier long métrage, se confirme déjà toute la tendresse infinie d'un univers particulier, un espace narratif d'où émergent une douce folie teintée d'ironie en même temps qu'un goût prononcé pour la répartie qui laisse perplexe et du même coup séduit. Par les temps qui courent, cette exaltation de l'âme et de l'esprit ne peuvent être reçues que dans le bonheur total. Tout d'un coup, sans qu'il s'en aperçoive, le critique devient simple spectateur, succombant ainsi à l'émotion agréable qui se dégage de ce film sur la nécessité de l'autre.

À bien y penser, *la quête de l'autre* revient souvent dans nos textes. La raison est bien simple : depuis quelque temps, ce courant idéologique est devenu un des thèmes de prédilection des jeunes cinéastes qui ont quelque chose d'intelligent à dire sur l'individu à l'intérieur du corpus social. Dans le cas de **Comment ma mère accoucha de moi durant sa ménopause**, cet espace collectif est l'affaire de quelques individus qui, dû à leurs comportements

et aux rapports qu'ils entretiennent entre eux — souvent mouvementés, nerveux, chaotiques, parfois harmonieux, en d'autres mots, humains — conçoivent à leur insu un univers tragico-comique, une sphère de mises en situations loufoques et dramatiques d'où ils s'en sortent, certes endoloris, mais finalement indemnes et réinventés.

Ce sont la mère, le fils et la fille. La première tient le rôle autoritaire, la seconde n'est que le miroir de celle-ci, le troisième, quant à lui, doit effectuer un long périple avant de casser une fois pour toutes le cordon ombilical qui, paradoxalement, le lie aux deux autres. Car chez ce beau monde, tout se passe en famille. Qu'il s'agisse des conquêtes amoureuses que chacun d'eux, y compris la mère (monoparentale), *collectionne* ou bien encore de cet esprit d'entraide, parfois poussé à l'extrême. Car dans la vaste maison qu'ils partagent, il n'y a guère de place pour l'individu. Tout se fait en groupe. Tout, depuis que la mère s'est chargée

d'élever seule ses enfants. Tout en s'exécutant à tenir les rôles paternel et maternel, elle a par la même occasion créé un environnement totalement féminin. Jean-Charles, le fils, a toujours été entouré de femmes. Et c'est depuis un très jeune âge qu'il s'intéresse de près autant à leur esprit qu'à leur physionomie. Jean-Charles n'y peut rien. Il adore les femmes...

Il prépare d'ailleurs un mémoire de maîtrise (qu'il a beaucoup de mal à finir) sur les effets « dévastateurs » du féminisme sur les hommes. Son outil principal de travail : une enquête auprès des anciens amants de sa mère. Le résultat : des aventures sentimentales qu'il couche sur le papier. Toutes ces femmes deviennent des héroïnes du mémoire. Mais aussi des témoignages masculins éloquentes d'une actualité aussi sourde qu'écrasante.

Le personnage de Jean-Charles évoque à s'y méprendre celui de Bertrand Morane (Charles Denner) dans *L'Homme qui aimait les femmes* de François Truffaut. Dans le film Truffaut, le personnage de Bertrand, malgré les apparences, ne possédait pas la fatuité d'un véritable Casanova. Le Jean-Charles de Sébastien Rose a ceci de particulier qu'il exerce un pouvoir de séduction auprès des femmes, uniquement axé sur le regard, agréablement entreprenant, qui ne fait pas fuir.

Le premier long métrage de Sébastien Rose se veut d'ailleurs un hommage au cinéaste français. Ne serait-ce que par ces nombreux plans où on se plaît à admirer les jambes de jeunes femmes déambulant dans les rues de Montréal, le film de Rose, à l'instar de celui de Truffaut, se livre sans aucune malversation ni même démythification des règles et du langage à une approche perceptible et clairvoyante du phénomène des affaires du cœur, ici présentées sous les apparences de la légèreté.

Mais ce ne sont là que des apparences, puisque Charles, autour de qui tout se forme et évolue, est au fond un être tragique. À son âge, la trentaine, il n'a pas encore réussi à casser les liens maternels originels, malgré les bons conseils que lui prodigue Marlène, son amante et psychanalyste. Et d'un coup, les codes de la narration inventent une situation qui remettent les pendules à l'heure. Jean-Charles rencontre Cassandra et tout culbute du jour au lendemain.

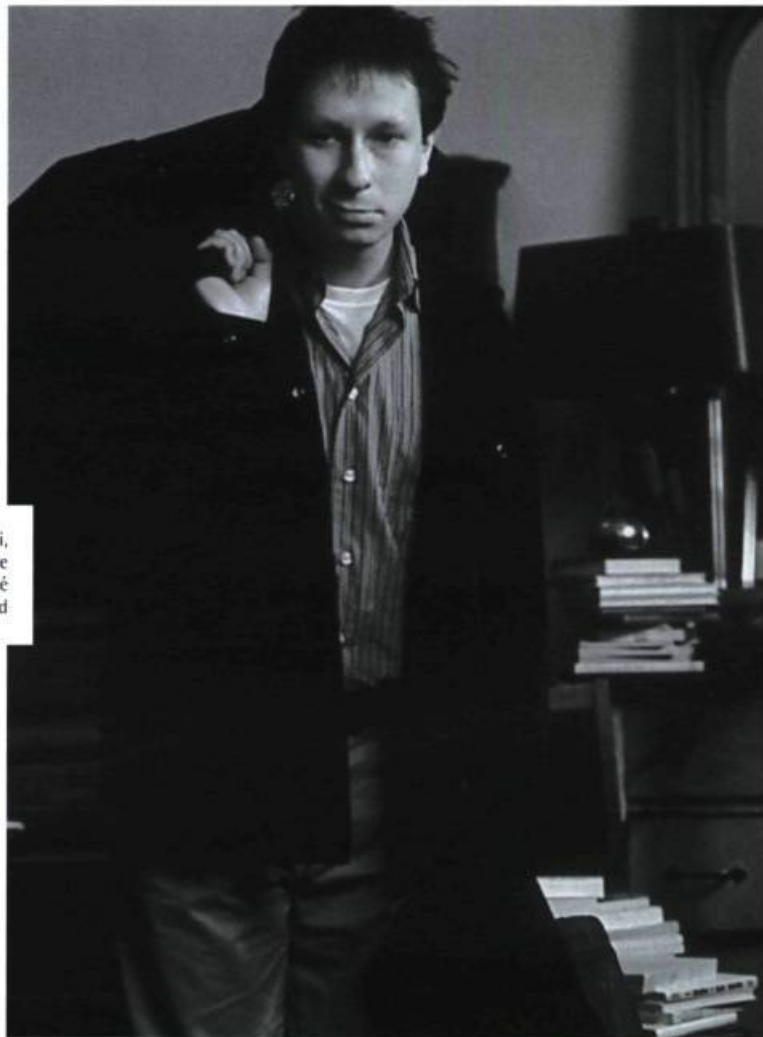
En écoutant la voix de Paul Ahmarani raconter en voix off tout ce qui lui arrive, l'on ne peut que songer à l'incomparable Charles Denner qui d'un bout à l'autre de *L'homme qui aimait les femmes* tenait le pari de mener un film presque sans dialogue, attirant à soi la narration cinématographique par le langage littéraire d'une voix off, principe déjà tout aussi cher à Truffaut, dont Rose s'inspire avec une extraordinaire affection.

Mais *Comment ma mère accoucha de moi durant sa ménopause* est aussi un excellent film d'acteurs. Jamais Micheline Lanctôt ne fut aussi radieuse. Elle tient son personnage entre ses mains, se l'appro-

prie pour en faire une femme de son temps tout en lui prodiguant assez de folie pour supporter la vie. Les comédiennes qui l'entourent, notamment Sylvie Moreau, Anne-Marie Cadieux et Lucie Laurier, s'intègrent à sa rage de vivre et livrent une étonnante performance. Mais la grande surprise du film, c'est bel et bien Paul Ahmarani, un des talents les plus prometteurs du cinéma québécois d'aujourd'hui, un comédien tout à fait exportable qui, par sa gestuelle décontractée et ses inflexions de voix affables et accueillantes, procure des moments d'intense délice. Avec *Comment ma mère accoucha de moi durant sa ménopause*, Sébastien Rose a réalisé un premier long métrage digne des plus louables distinctions.

Élie Castiel

Canada [Québec] 2002, 100 minutes — Réal. : Sébastien Rose — Scén. : Sébastien Rose — Photo : Nicolas Bolduc — Mont. : Dominique Fortin, Myriam Poirier — Mus. : Simon Leclerc — Son : Gilles Corbeil, assisté de François Senneville et Louis Gignac — Dir. art. : Mario Hervieux — Déc. : Michelle Pelletier — Cost. : Louise Gagné — Int. : Micheline Lanctôt (Mère), Paul Ahmarani (Jean-Charles), Sylvie Moreau (Sœur), Lucie Laurier (Cassandra), Anne-Marie Cadieux (Marlène), Patrick Huard (Rasoir), Joseph Antaki (Abdoul), Markita Boies (directrice de mémoire) — Prod. : Roger Frappier, Luc Vandal — Dist. : Alliance.



Paul Ahmarani, un pouvoir de séduction axé sur le regard